

PER

H-78

EX-2

# *les herbes rouges*

*jacques ferron*

*andré major*

*claire dansereau*

*jean-paul filion*

*lorenzo morin*

*marcel hébert*

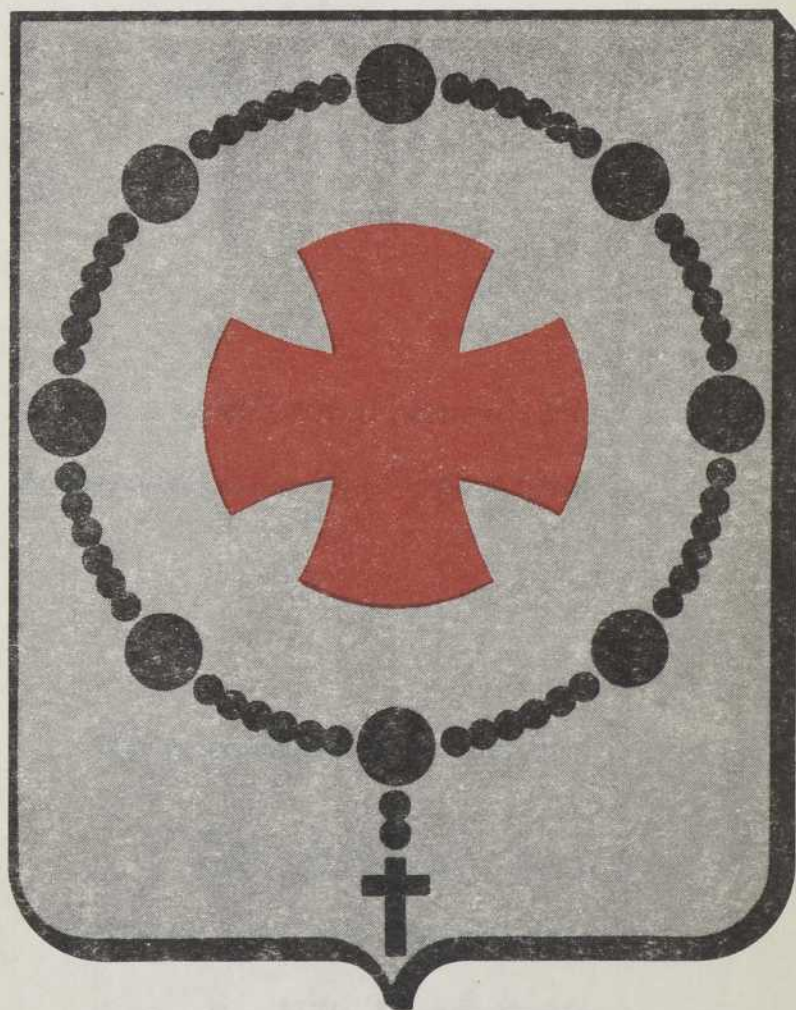
*maryse grandbois*

*louis-philippe hébert*

# *les herbes rouges*

*octobre - novembre 1968*

ex = libris



j. = 3. = léon patenaude

ce blason représente les armes  
des patenôtriers en bois et corne

## *sommaire*

*jacques ferron*

la mort de monsieur borduas ..... p. 3

*andré major*

poème ..... p. 9

*claire dansereau*

poèmes ..... p. 12

*jean-paul filion*

poèmes ..... p. 14

*lorenzo morin*

poèmes ..... p. 19

*marcel hébert*

poème ..... p. 24

*maryse grandbois*

risette ..... p. 25

*louis-philippe hébert*

poèmes ..... p. 27

## *notes*

1. La revue tire son titre d'un recueil de poèmes de Jean-Paul Filion, publié en 1962 aux éditions de l'Hexagone, *Demain les herbes rouges*.
2. Tous les auteurs publiés dans ce numéro sont connus, à l'exception des directeurs. Nous espérons pouvoir publier des inconnus dans les prochains numéros. Nous invitons les lecteurs à nous envoyer des textes.

*jacques ferron*

*la mort de  
monsieur borduas*

L'ATELIER DE MOUSSEAU :

SCÈNE I

*Mousseau — Lefebure*

*Au lever du rideau, on se rend compte que les trois coups ont été frappés par Mousseau; il rive une chaînette à un médaillon. Il travaille lentement... avec une sorte de patience heureuse. Quand son oeuvre est achevée, il la pend à un clou et la contemple. Lefebure, chapeau haute forme, redingote, gants, fringant comme un cheval de parade entre, et jette un paquet sur l'établi.*

LEFEBURE — Je vous apporte l'habit.

MOUSSEAU — Vous quoi ?

LEFEBURE — Je dis que je vous apporte l'habit, le plastron, les gants, l'attelage de cérémonie.

MOUSSEAU — Pourquoi vous ?

LEFEBURE — A cause de mon chapeau. Depuis que je le porte, il m'est impossible de tutoyer personne. Je comprends maintenant pourquoi Monsieur Borduas a exigé que nous nous costumassions.

MOUSSEAU — Costumassions ?

LEFEBURE — Oui, costumassions. Ça va avec le chapeau, les gants et l'enterrement. Monsieur Borduas a voulu par le cérémonial nous

vieillir de vingt ans et nous permettre ainsi de nous avancer jusqu'à son âge, jusqu'à sa mort.

MOUSSEAU — Tu as l'air d'un gigolo. Il te manque la fleur à la boutonnière. Moi, je ne comprends pas Borduas. Tout cet habilage c'est de l'académisme.

LEFEBURE — On ne discute pas les volontés d'un mort. Un mort a toujours raison, la preuve en est qu'il ne donne pas d'explications. Habille-toi.

*(Mousseau, sans enthousiasme, disparaît dans l'alcôve.)*

LEFEBURE — Sais-tu une chose; depuis que j'ai cet habit sur le dos, ce chapeau sur la tête, j'éprouve à l'égard de ma grand'mère une sorte de vénération. Je me figure que c'est celle de Marcel Proust. Cependant, ce sentiment n'est pas seul; il entraîne avec lui une sorte de mélancolie, car je garde assez de lucidité, malgré mon chapeau...

MOUSSEAU — Enlève-le !

LEFEBURE — Merci. Je garde assez de lucidité pour constater que les lettres de Madame de Sévigné ne sont pas au chevet de ma grand'mère; elle préfère les Annales du frère André. Entre ces deux littératures, je trouve un rapport et je suis mélancolique parce que le même rapport existera peut-être entre mon oeuvre et celle de Proust.

MOUSSEAU — Comprends rien.

LEFEBURE — Aucune importance, parce que je n'ai jamais rien compris moi-même à l'algèbre. Même si l'équation :

$$\frac{\text{Frère André}}{\text{Sévigné}} = \frac{\text{moi}}{\text{Proust}}$$

est juste, d'une part je n'en serai jamais certain, et d'autre part, si je n'ai pas de génie, je ferai des miracles.

MOUSSEAU — Tu parles trop.

LEFEBURE — C'est le chapeau.

MOUSSEAU — Ote-le que je t'ai dit.

LEFEBURE — Je préfère le garder. Il me donne la sensation d'avoir une tête.

MOUSSEAU — Merde !

LEFEBURE — Tu ne me suis pas !

MOUSSEAU — Viens m'aider à attacher ce maudit collet.

## SCÈNE II

*Gauvreau*

*Il marche de long en large, comme ours en cage.*

Voix de Lefebure : *Vas-y pour le monologue : tu es seul sur la scène.*

*Gauvreau continue sa réflexion.*

Voix de Lefebure : *Il va nous le placer en pleine conversation, au moment où les réparties commencent à être vives : c'est la manière Gauvreau. Ça ne se change pas.*

*(Entre Sullivan — couverte d'un ample manteau; elle l'enlève et l'on comprend pourquoi elle marchait sur la pointe des pieds; elle porte le tutu, la grâce et l'air ambigu qui rendent si aimable une ballerine. Le Dr Vaillancourt la suit, un peu dépaysé.)*

SULLIVAN — Bonsoir.

GAUVREAU — Bonsoir.

VAILLANCOURT — Bonsoir.

GAUVREAU — Bonsoir.

*(Silence.)*

*Gauvreau montrant un divan : Assoyez-vous.*

*(Le divan est large. Sullivan y trouve son aise. Vaillancourt, pas; il se tient droit. Autre silence.)*

VAILLANCOURT — Où est le corps ?

GAUVREAU — Quel corps ?

VAILLANCOURT — Mais... le corps de Monsieur Borduas.

GAUVREAU — Il est dans l'auto de Murielle.

*(Vaillancourt est de plus en plus perdu. Il se tait poliment. Paraissent Mousseau et Lefebure.)*

MOUSSEAU — Ce maudit collet, il m'étouffe. C'est comme si j'étais dans les bras de Monsieur Maillard.

GAUVREAU — Tu penses qu'il t'étranglerait ?

MOUSSEAU — Oui, je le pense.

LEFEBURE — Comment ça ?

MOUSSEAU — Parce que s'il ne m'étranglait pas, c'est moi qui le ferais.

LEFEBURE — Tu exagères, cet habit te va à merveille. Il est vrai que tu es un peu rouge, mais c'est normal : un peintre de bonne foi, jusque-là bohème, rougit toujours un peu lorsqu'il est reconnu par les milieux officiels. Cet habit est en quelque sorte, mon cher Mousseau, une répétition avant la première. On commence à reconnaître ton génie.

MOUSSEAU — Merde !

LEFEBURE — Mettez le chapeau : elle passera.

VAILLANCOURT — Il vous va très bien.

LEFEBURE — Regardez-vous dans le miroir.

MOUSSEAU, *s'étant regardé, éclate de rire. Son rire est contagieux. Sullivan fait quelques pas de danse, puis le calme étant revenu, Mousseau conclut* — J'ai l'air du croque-mort.

GAUVREAU — C'est de circonstance.

LEFEBURE — Monsieur Borduas connaît son métier; s'il a voulu que tu t'habilles, c'est qu'il avait besoin de toi.

MOUSSEAU — J'ai l'impression de mettre en terre la peinture.

GAUVREAU — Eh quoi ! C'est ce qui arrive : Monsieur Borduas est sûrement mort à cette heure. Il va falloir l'enterrer. Lefebure qui se trouve gracieux dans son accoutrement, va le raser gracieusement. Il n'y a rien d'aussi gracieux que le geste d'un jeune barbier rasant un mort. Murielle va l'embaumer, l'oindre et le parfumer, comme une sainte femme. Toi, Mousseau, tu vas le mettre dans le trou.

SULLIVAN — Et moi, je vais danser sur sa tombe. (*Elle esquisse quelques pas.*)

VAILLANCOURT — Et moi ?

LEFEBURE — Vous, Docteur, s'il n'est pas mort, on vous le passera.

GAUVREAU — Mais il est certainement mort.

SULLIVAN — Pauvre Monsieur Borduas !

LEFEBURE — Envolé !

GAUVREAU — Le terme est juste, Lefebure, il s'est envolé comme un oiseau, comme le Saint-Esprit après qu'il eut connu Marie. Son passage parmi nous a été rapide, mais il nous a laissé le principal, puisque par ses oeuvres, nous portons en chacun de nous, une chose irremplaçable : l'automatisme.

LEFEBURE — Notre situation est intéressante, ça ne fait aucun doute, mais Borduas étant mort, l'oiseau ayant quitté sa cage, à défaut du véritable, il faudrait à l'Automatisme un père putatif.

MOUSSEAU — Qui arborera le lys ?

GAUVREAU — Moi.

*(Prononcé fermement ce « moi » fait impression, et personne dans l'assistance ne songe à envier le rôle magnifique dévolu désormais à Gauvreau.)*

GAUVREAU — Je serai votre père putatif; je veillerai à ce que l'âne et le boeuf ne vous mangent pas, à ce que, perdus dans le

Temple, en l'occurrence l'Ecole des Beaux-Arts, on vous retrouve et vous redonne à votre génie.

LEFEBURE — Bravo !

MOUSSEAU — C'est chic de ta part, mon vieux.

*(Sullivan cueille un lys et le tend à Gauvreau. Celui-ci qui avait prévu sa nomination, tire de sa poche une barbe vénérable. Avec la barbe et le lys, il est si bien dans son rôle, qu'il n'éprouvera plus le besoin de parler.)*

### SCÈNE III

*Les mêmes personnages et Ferron-Hamelin*

FERRON-HAMELIN — J'ai reçu le mot de Monsieur Borduas. J'accours. C'est vrai alors ?

MOUSSEAU — Oui, à cette heure, il est mort.

FERRON-HAMELIN — Pauvre Monsieur Borduas !

LEFEBURE — Dites plutôt, pauvres nous ! Lui, il est parti, il s'est envolé à tire-d'aile, il est actuellement dans le Paradis surréaliste avec Rimbaud, Lautréamont, Artaud; il est assis sur les marches du trône comme un chérubin au milieu des séraphins. Il attend avec eux la venue de Dieu : Le trône est encore vide, mais André Breton mourra, c'est écrit, et ce fut précisément pour ne pas rater son arrivée au ciel que Borduas s'est suicidé.

VAILLANCOURT — Quoi, il s'est suicidé ? *(Il se lève)* Allons-nous en, Françoise.

*(Sullivan ne bougeant pas, il se rassoit.)*

LEFEBURE — Oui, avec un mélange mortel de rouge Congo, de bleu de méthylène et d'iode. Il est resté grand coloriste jusqu'à la fin.

FERRON-HAMELIN — Je m'y attendais.

MOUSSEAU — C'est terrible, surtout quand je pense que c'est moi qui le mets dans la fosse.

LEFEBURE — Moi, je le rase, Murielle l'embaume.

SULLIVAN — Moi, je danse sur sa tombe.

FERRON-HAMELIN — Et Claude, qu'est-ce qu'il fait dans tout cela, avec la barbe et le lys ?

LEFEBURE ET

MOUSSEAU — Lui, c'est le père nourricier de l'automatisme.

FERRON-HAMELIN — Vous êtes bien chic, Claude. Et le Docteur Vaillancourt ?

LEFEBURE — Le Docteur Vaillancourt nous donnera le certificat de décès.

VAILLANCOURT — Ah ça ! non, par exemple.

SULLIVAN — Oui.

VAILLANCOURT — Voyons, vous savez bien...

SULLIVAN — Oui.

VAILLANCOURT — Oui.

MOUSSEAU — Et puis, si Monsieur Borduas n'est pas mort, il l'achèvera; c'est un médecin.

VAILLANCOURT — Oui, n'est-ce pas ?

SULLIVAN — Oui.

FERRON-HAMELIN — Mais alors, où est-il, Monsieur Borduas ?

VAILLANCOURT — Dans l'auto de Murielle.

FERRON-HAMELIN — Comment ça ?

VAILLANCOURT — Je n'en sais rien.

LEFEBURE — Voici comment. Il sort d'ici avec le mélange mortel contenu dans une immense cruche. Il prend l'auto de Murielle, se rend au Gesù, stationne devant l'entrée du théâtre. C'est alors qu'il y boit le mélange mortel. Murielle sort et nous le ramène mort.

GAUVREAU — Les voici.

#### SCÈNE IV

*Les mêmes. Borduas et Murielle.*

FERRON-HAMELIN — Vous n'étiez pas mort ?

BORDUAS — Non, mais je suis comme gris. Où est la cruche, Murielle ?

MURIELLE — La voici : on vous en a gardé.

FERRON-HAMELIN — Et cette histoire de suicide ?

BORDUAS — Une histoire. Et puis, peut-être bien que je me suis suicidé, mais alors Murielle m'a ressuscité, Murielle, merci...

MURIELLE — Vous croyiez que j'étais pour me promener avec un mort ? Non ça, je tiens à ma réputation.

FERRON-HAMELIN — Alors ce n'est qu'une comédie ?

MURIELLE — Et une mauvaise comédie, puisque je ne parais qu'à la scène finale.

BORDUAS — Oui, mes enfants, je tenais à commencer la soirée sur une note gaie : c'est pour cela que je me suis suicidé. As-tu la cruche, Murielle ?

MURIELLE — Oui, Monsieur Borduas.

RIDEAU

*Sainte-Agathe, le 29 avril, 1949*

JACQUES FERRON

*andré major*

je voulais vous parler de mon pays, oh ! je voulais  
un instant le tendre au bout de mes bras vers l'oeil ardent  
d'avril

et vous l'offrir avec le grand sourire des dieux qui  
ne dorment jamais et que l'ombre seule et le vent  
couchent dans le ruisseau blanc

je voulais vous montrer le visage dur et jeune de  
mon pays pour que votre caresse le déride un peu, mais  
savais-je, moi, qu'il était aussi sauvage, aussi criblé de  
conifères ? non mais j'aurais tant voulu le soulever du  
lit de ses tristesses

savais-je que j'étais faible de sa force prisonnière,  
que le froid a plus de vie que la tendresse, parfois, que sa  
chevelure demeurerait encore et longtemps collée à la  
boue gelée de ses saignées ?

entendez-vous sous la neige qui fume et qu'infuse  
le soleil se détendre toutes les racines et se gonfler de  
jus amers, l'entendez-vous sous ses blessures gémir, ce  
pays, comme dans l'étreinte d'un empire aveugle aux  
longues mains fouilleuses ?

et qui craque ! et se relève, comme ta jeunesse me  
sauve de l'abandon, toi et ton épaule qui repoussez la  
mienne, tombante aux soirs de fervente complicité

et moi, dans cette souffrance,  
je suis le fils de pauvres montagnes usées  
jusqu'au coeur le fils de sombres sapinages

et fils aussi d'une ville où l'âge n'a pas le temps de  
passer de passer comme le passé  
ma mère entend chanter dans le lointain de son sang  
ces cornemuses qui ont dit au père du père de mon père  
qu'il était défait dans sa race étrange et mêlée  
mon père, ô vous qui avez voilé votre visage trop brun,  
était-ce un mal d'avoir vu le soleil naître du ventre  
d'une femme entre montagnes et plaines rondes d'ormes  
et d'avoir été l'enfant d'un père obscur au sang plus  
noir que rouge ?  
suis-je infirme, moi, d'avoir un peu de votre femme  
venue jadis des landes et beaucoup de vous-même ?

toi, mon amour, ta grande bouche secrète m'accueille  
pour toujours et m'enveloppe de tant de tendresse que  
j'y meurs un peu chaque fois chaque fois

ANDRÉ MAJOR

*Extrait des Poèmes pour durer (à paraître)*

*claude dansereau*

*vers la cime du cône*

Ici, dans le décor. Et c'est un paysage,  
C'est déjà un rayon dont tu traces le tour.  
Aux arêtes du vide un monde s'organise,  
Des hommes au travail s'y fixent tout autour.

Ici, dans la lourdeur. Une terre promise  
Se hisse dans le fer. Une terre possible  
Avivera le feu. Les signes de l'épée  
Habilleront de chair le silence des voix.

Vers la cime du cône se porte le regard,  
Il dit l'Oiseau Phénix et la Terre Osiris.  
Nous ne sommes plus seuls. Demain portera l'aube.  
Il faut faire un pays que tu nommes désir.

## *présence du feu*

Le poids de glaise vit d'un double feu d'amour;  
Le vide n'est plus rien, tout chargé d'éternel.  
Le poème mort glisse pour habiter l'azur;  
Nous élirons le vent dans l'acanthé du jour.

Levée en frondaisons comme mouette vive  
La palme de l'espace érigée dans le vent.  
Il y a que l'oiseau de son aile de givre  
Abolira le temps. Voici le feu venir.

CLAUDE DANSEREAU

*jean-paul filion*

## *chant à deux temps*

Rien de mort comme cette mort sur toutes choses allongées  
Ma demeure j'ai bâtie pour la détruire aussitôt  
Le fer j'ai forgé pour que naisse la rouille  
J'ai vécu pour mourir

Rien de beau comme cette aube qui couronne ton doigt  
Longue nuit j'ai connue pour le clair de ton front  
Dure terre j'ai creusée pour la danse de ton eau  
Dans le temps ton seul nom m'a coûté le charnier

Il est triste le bois qui s'acharne à mes murs  
La table où je mange est une table cassée  
Le lit de mes nuits une image de cercueil  
Quel cimetière créé par le jardin proscrit

Elle est grande la lumière qui éclate de ton corps  
Je m'y baigne elle me gorge elle est ma mer féconde  
Comme l'arbre je vivrai pour mieux boire ton espace  
Et me ferai azur pour mieux t'entendre chanter

Adieu ma barque adieu mon naufrage  
Une saison à mes yeux s'est muée en statue  
Est-ce ma faute où est-ce le temps qui tue  
Je sais seulement que l'ailleurs est mon dieu

*Ces poèmes paraîtront dans la collection « poèmes et chansons » No 2.  
Aux éditions de l'Hexagone.*

Mon rivage j'ai quitté pour la main de ton île  
Ta peau est une grève un fleuve ton odeur  
A nouveau je suis né pour la vie de ta voix  
Et j'irai long chemin au bras de long amour

Il n'est pas de rivière qui remonte à sa source  
Entre nos bouches éteintes a germé le silence  
Vois le vent qui emporte la poussière de nos mots  
Et vois la cendre aussi que nos désirs ont faite

Si longtemps j'ai ressemblé à un matin d'hiver  
Que j'ai peine à nommer ce midi de juillet  
Qui m'ensoleille et me fait rire de l'étranger que je fus  
Comment dire le pays qu'en toi j'ai découvert

Nous sommes à la tombée de notre ancien été  
C'est la neige à la fin qui a raison de nous  
Pourquoi chercher l'aurore pourquoi vouloir crier  
Quand notre paix est telle qu'elle a couleur de nuit

D'un amas de fumée tu as fait un château  
D'un hier en lambeau tu fait beau l'aujourd'hui  
Les chemins à venir auront grand vent d'amour  
Et nous ferons long feu et nous irons très loin  
Plus loin que notre voyage  
Plus loin que notre vie  
Je t'aime

## *écoute*

Chaque seconde dévoilée me verse son héritage  
Du jour chaque battement d'aile me remplit de ton nom  
Ecoute le cri qui fait gerbe à ma gorge  
Entends le chant que ma voix fait fleurir

J'aime te porter tel un sang nouveau  
Accouché d'un vent d'Est  
Au hasard d'un été d'Orléans  
J'aime te créer ainsi qu'un blé sur la pierre  
Ainsi qu'un rire sur le pleur  
Telle une eau de source  
Sur le sombre des heures

Ma mémoire houleuse est un fleuve en naissance  
Tu as germé sur le bleu de ma chair  
Jusqu'à devenir une île  
Jamais amour n'a tant ressemblé  
A la couronne de feuillage au front d'un lac troublé  
Jamais visage n'a tant fait penser

A l'anneau d'or passé au doigt de la brunante  
A l'astre fou qui danse  
En plein mur de minuit

De ma vigie métallique  
En ce grand vent de toi  
J'assiste la mer aux yeux  
A ton passage répété  
Obsédant  
Multiplié  
Et cela me rappelle  
Que le phare à éclats vient toujours embellir  
Le matelot qu'il éclaire

Tu es ma fleur de feu dans cette ville étrangère  
Je goûte ton incendie comme l'arbre le soleil  
Le verre de tes lèvres dans ma bouche a versé  
L'alcool d'un pays inventé pour moi seul  
Et pour cela  
Je te nomme  
Ma Fête à la belle étoile  
Ma Lumière de Bengale

Je marchais tout à l'heure entre fer et béton  
Dans une allée de briques  
Où les morts d'habitude font de l'oeil aux néons  
Je marchais tout à l'heure  
J'étais seul  
Et toi tu battais ton plein  
Au beau coeur d'un Montréal  
Devenu tout à coup  
Un Carnaval de mai  
Un Carnaval de toi

Ton visage a ri sur toutes les pierres de toutes les devantures  
Tes cheveux ont dansé aux branches de tous les escaliers  
Sur toutes les maisons ton regard m'a regardé  
Et ta main-hirondelle a frôlé toutes les dalles  
Comme vent d'éternité sous ma lente semelle

Je marchais tout à l'heure entre toi et toi  
Je marchais j'étais seul  
Et j'étais ton écorce

JEAN-PAUL FILION

*lorenzo morin*

*air de muse*

Frayeur de muse en brume d'yeux  
Quand tes mains grincent dans ma paume mouillée  
Irai-je dans l'amphore de cette nuit où tu niches  
Quérir le nymphe-secret de ton immensité  
Verser des sèves dans l'alcôve de ton sourire  
Où dardent des ardeurs  
Irai-je sous l'ombrelle de ta voix m'absoudre de tout recul  
Naître plus que pâître dans l'herbe-moi de la continuité  
Troquer le sceptre du roi contre le bâton du berger  
Puiser au mitan de ma pastorale les eaux de l'urne amarrée  
Ré-entendre ces osmose d'éternelle mer  
Remonter l'aval du vécu et le flux d'une souvenance qui chavire  
Qui coule de ton flanc à la cadence du dam  
Immerge l'éden-idole où dévalle l'obole  
Où se déréalise la nuée des corps oubliés  
Où l'heure cerne la douleur et la lie au bonheur  
Contourne la tige qui stagne déçue  
Quand le gel de l'aubier envahit son écorce blessée  
Amorce le délire de l'agonie  
Récital des agapes dans les tumultes de la fusion  
Quand l'espion s'engouffre dans les tournois du giron

## *l'aile des dieux*

Mon pleur c'est l'espace  
Un monde sans rive déferle des immensités du regard  
A trop se lover mon corps a perdu l'aile de sa déité  
A l'éclosion de la main un élan d'ange s'en fut  
La faune des éternités déambule dans la corolle de ma voyance  
Je deviens souvenance des puissances vécues  
Dieu et captif de tous les spectres du devenu  
Je sursis à tous les spectacles du défilé planétaire  
Berce toute cette âme qui déverse d'innombrables vies  
M'aligne à la meute des mutants  
Faufile mon arantelle dans le dédale de ma cécité  
M'écoule au gré des âges de ma nuit  
Tisonne le feu face-à-face du seul amour couru  
Il et fil de l'Elle qui nomme l'immortel  
Eau et flot des rêves de mon berceau

## *l'appel*

L'appel s'élançe  
Et noue son cri aux deux bouts de la vie  
L'Elle surgit  
Frissonne sur les mouvants miroirs de l'eau  
Vibre et s'agrippe aux lianes de la harpe des joies  
Amorce la secousse sismique jusqu'à l'éboulis du géant  
Rocs d'ombres qui tourbillonnent d'émoi  
Torrent homme qui effraie les aurores de la vallée  
Et le branle vire l'aile  
Etreint le cap des jours perdus  
S'abat à coups drus sur les berges de la crue  
Les tranches du duel parsèment le sol  
Le ciel écoule les fracas de sa prunelle  
Ruisselle sur des bras qui se jumellent  
La pieuvre entrelace ses doigts sur l'étrange secret  
Loge la criée de son vierge détroit  
S'égare dans les bavardages du silence  
Chuchote les clameurs de sa pensée  
File et fuit frayeur de proie  
Erre sur le nu des amours où sa voile chancelle et rit

## *le don*

Vol et choc d'une image apparue  
Gît lui la nuit  
Les yeux braqués dans l'hallucination  
Des yeux de panique et d'eau  
Aigle qui résiste dans la stupeur de l'hésitation  
Brave le gouffre où nul n'a bu le rayon de vin qui luit  
Lèvre d'avare à coupe d'or  
L'hôte a fui le festin  
A transgressé le seuil et parcouru le destin  
Affairé à léguer le mot acrobate de son gré  
Sitôt lésé à la hoirie du baiser  
Horrifié du creux des solitudes et de sa pensée  
Emerge du lit de ses boues  
Dénude sa nostalgie  
L'ébène au glaive de l'éclair s'est livrée  
Le ciel de sa vie en deux pans s'est déchiré

## *évocation*

Visages allants mirages des masques volants  
Fantômes dont les noms se gravent sur la fresque des temps  
Magie qui se délie au fil secret des instants  
Immortalise la mélodie des élus  
Féeries d'un paradis dont la matrice n'est jamais tarie  
La veuve des sols a renoncé aux grappes de sa vigne  
Le fleuve qui l'arrose s'est détourné de son lit  
L'évocation assemble les génies de l'oasis  
Les ombellules en ombelles sur leurs pédoncules s'épient  
Irisent la saccade torrentielle où l'Elle amoncelle son fût  
Bourdonne belle dans les roulis de sa pulsion  
Jette sur les sommeils du ber des arômes d'air  
Asperge d'une eau de vie le midi de son inflorescence  
Hisse le soleil qui la hante dans les suaires de sa nuit  
L'immole d'un mot guise d'adieu  
Ancrée aux gradins d'un arc-en-ciel  
Ahurie de métamorphoses et de lueurs  
Drôle d'un tel jour sans lieu  
Affolée de la danse des lampes d'une fenêtre ajourée  
Vacillante et nue dans les jactances de sa ronde  
Au guet de l'invité  
L'âme en feuilles chues dans la volée de sa retombée

LORENZO MORIN

*marcel hébert*

*les corps d'encre*

les épis du marteau  
je les laisse dormir sous la loupe  
mes lèvres à leur ballon de vie

tombés de l'emmanchure du matin  
ils habitent la page  
chauds comme un café

MARCEL HÉBERT

*risette*

— 1 —

J'ai cinq ans. Mon nom c'est Risette. Mais je ne ris pas souvent. Je suis très grande et je suis laide. Ce n'est pas important, parce que j'ai cinq ans. J'ai un cousin, Robert. Il a six ans. C'est mon frère. J'ai une grand-maman aussi. Je voudrais qu'on vive tous les trois près des arbres. Robert et moi, nous avons une plate-forme, avec des roches, du ciment et une clôture pour pas qu'on tombe. Grand-maman habite au coin de la rue. Notre plate-forme est enterrée de gens : nos mamans, nos papas, les tantes vieilles filles et grand-père. Le bon Dieu donne une famille à tout le monde. C'est pour qu'on sache où dormir.

Noël approche. Nous sommes des rois mages. Nous partons du bout de la plate-forme, là où le soleil vient. Dans quinze jours, nous serons à la crèche. Nous faisons le chameau chacun notre tour. Robert s'est noirci le visage pour être un vrai Balthazar. Je mets de la glace sous mon manteau, je prends un air fatigué, comme maman quand jojo n'était pas né. Alors, je suis Marie.

Robert veut tuer ma tante demain. J'ai hâte. Il est certain de réussir. Il dit qu'à six ans c'est facile de tuer. C'est vrai. L'autre jour, il a tué un rat... Mais ma tante Laure est plus grosse qu'un rat.

J'ai effacé dans mon cahier neuf. J'ai déchiré le coin de la page. Je pensais à ma tante qui ne viendrait plus me reconduire à l'école, à maman qui adopterait Robert. J'étais contente. Maman ne veut pas que j'aïlle sur la plate-forme demain. Pour que j'apprenne à effacer. Je ne verrai pas Robert tuer ma tante.

Ça s'est passé juste avant le dîner. Ma tante bondit dans la cuisine. Elle criait : « Il m'a tuée ! Il m'a tuée ! » J'étais bien contente. Le beau cadeau de Noël ! L'ambulance est venue. Papa et grand-père aussi. Maman a dit : « Robert est un voyou ».

Qu'est-ce qu'un voyou ? Sûrement quelqu'un de brave, comme tarzan. L'après-midi, ma tante est venue nous reconduire à l'école. Elle n'était même pas malade, elle n'avait qu'un petit pansement sur la couture de sa tête. Robert a dit : « la prochaine fois, je ne la manquerai pas. » Il va s'acheter un fusil, quand il sera grand. Ça tue mieux. J'ai dit à grand-maman que Robert est un voyou. Elle m'a répondu : « c'est vrai ».

Elle sait que mon frère est brave.

*Extrait d'une nouvelle à paraître  
dans la revue CHATELAINE.*

*louis-philippe hébert*

*tropiques*

*pour une couveuse*

Les rues coulent en plein coeur d'un New-Work chaud, pendant que les horloges assises aux fenêtres lancent des bulles sur les poissons chauves, et que les parapluies tombent à reculons sur des têtes rondes que chacun garde pour soi, nous W et ON un instant couvés par une poule énorme et lectrique puis étourdis dans des éventails mais propulsés magiciens en l'air, comme si tous les lapins sautaient en même temps des hauts-de-forme, humons des *cigars* d'eau en nous voyant sortir des oranges de la bouche, et soyons donc des pieuvres volantes comme des ballons pleins de plumes, dans une ville où les lits dorment sur les toits.

## *la forêt troisième*

La grande fleur s'attarde sur le coin de  
la rue où poussent les autobus plus haut  
que les édifices du dernier siècle, puis  
d'une même volée paie son passage et  
se laisse couler par les fontaines de  
visions roses.

## *la tristesse des soupers de famille*

Près des appareils téléphoniques, c'est toujours la même chose : une balle molle, semblable à celle des enfants de la maison, assis au-dessus des arbres, d'autres couchés dans le sable comme pour déterrer un os, en fait occupés à lui faire une tombe dont elle rebondit, sans qu'une bouche ne l'avale ou qu'une dent ne la perce avant qu'elle retombe. Comme une balle de caoutchouc en équilibre sur la fourchette des gencives, hors la balle se trouve-t-il vraiment quelqu'un avec de la faim dans l'estomac ? ou enduite de la bave jaune du chien qui la rapporterait avec sa gueule, une balle électrique, et il n'ose japper de peur qu'elle lui échappe, on n'entend plus un mot. Que dans sa rondeur naïve le soleil se présente ainsi ou non, à la portée de la main, les hiboux perchés ne bougent plus depuis des heures, ni pour le dégonfler mais, sans un geste, accomplir une cérémonie qui pend des cravates noires sous leur menton. Il suffit alors d'une mère accoudée sur son balcon pour que la balle se retrouve sur les genoux près d'une table où le père de famille enseigne comment fumer sa nourriture au travers d'une barbe nouée autour du cou, où déjà les enfants ont perdu l'oreille et la balle roulé loin des rotules. Les viandes pourrissent dans l'assiette, tandis que le téléphone grésille parmi les pois verts et les verres d'eau. D'un seul coup, ce sont des personnages blancs, des branchages sans écorce poussés des chaises, qui parlent à voix hautes comme s'ils étaient seuls dans un trou au centre du repas. Ils conversent. Sous la nappe les pieds roulent avec leurs jambes. Ils conversent, sans voir la balle jaunir et s'approcher à pas de chien, en sautant par-dessus les restes de volailles. Jadis tout montait en une fumée de plumes, pour peu on entendait des mots dans la soupe. Maintenant, quand une balle ordinaire, sauf pour la couleur, s'empare de l'écouteur en bousculant ceux qui vocifèrent tout rouges pour une nuit, c'est une « sphère lisse et lumineuse », selon l'expression aussi « vorace » d'un savant qui descend d'un bonnet pointu sur une

chaise du siècle dernier à l'extrémité de la table les yeux grands ouverts (au même endroit, autrefois, au moins un jeune singe aurait fait son apparition au guidon d'une bicyclette), une boule grosse comme la main, qui se colle à l'oreille d'un bond et cueille du bout des doigts un mot au hasard. Entre les lèvres du grand-père des sciences culinaires et celles des interlocuteurs, nulle mention du phénomène qu'ils croient avoir rêvé, saoulés par une phrase, jusqu'à ce qu'une autre bête jaune ne survienne sur le cadran de l'appareil, les observe un temps, puis, de chaise en chaise, dans un saut imprévu, leur enlève même ce verbe. Ils raccrochent vite pour se ruer vers un dictionnaire qu'un amas jaune de boules défend. Dès lors, les maisons ne diffèrent plus : une pièce unique, des escaliers en tous sens, avec, sur les paliers, des lits étroits et, sous l'oreiller, un téléphone. Ils oublient le souper et n'insistent pas. Ils redoutent la moindre parole qui serait à l'instant dévorée, malgré leur bec pointu d'oiseaux, par une de ces balles qui guettent à la course le téléviseur multicolore dans des salons blancs et noirs, la radio sans poumons, le tourne-disque immobile et les murs muets tournant autour à vitesse folle, même les disques et les livres sans intérêt qu'ils reçoivent tous les mois par la poste. Le facteur les contraint alors à signer un reçu qu'un carbone s'efforce de rendre en trois exemplaires avant d'être ingurgité, et lorsqu'ils tentent une question, l'oeil ailleurs, l'homme en uniforme gesticule de se taire en indiquant épinglée sur sa casquette une agglutination ronde qui confond sa couleur à celle de l'insigne luisant. Ils ont compris et cachent précieusement le livre sous le lit en caressant le titre qui les rassure. La nuit passe sous les draps, les enfants dorment sans dessert. A la ville, on signale de plus en plus de disparitions de mots, quand ce ne sont pas les académiciens découverts morts couverts de boules. On colle sa bouche à l'oreille, en formant un cornet avec ses mains pour protéger sa voix. On brosse la moindre apparence jaunâtre. Rien n'y fait : des sons énormes s'évanouissent comme par miracle, les racines grecques et latines sont arrachées sans pitié. Les noms des rues font place aux miaulements sourds de la bête repue qui se dédouble dans un *plip* qu'elle ravale aussitôt. La température remet son chapeau sur le silence. Puis, au déjeuner, une fenêtre montre la tête; quelqu'un crie : « Je me réjouis. J'ai toutes mes phrases au ventre. » On n'entend rien. Il a une balle dans la bouche.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

## BULLETIN D'ABONNEMENT

### *les herbes rouges*

Nom : .....

Adresse : .....

Ville : .....

Abonnement d'un an : \$3.00

Abonnement de soutien d'un an : \$4.00 et plus

Veillez m'inscrire à partir du numéro : .....

### *les herbes rouges*

C.P. 71 — Ville Jacques-Cartier, Qué.

## le cinéma

No. 1

5380 BOUL. ST-LAURENT 277-4800  
CINÉMA DE RÉPERTOIRE

**verdi**

à son meilleur

REFLET DE LA VIE CINÉMATOGRAPHIQUE INTERNATIONALE

## *Librairie du Sagittaire*

Place Longueuil

Téléphone : 679-2500

## J. O. NAULT INC.

ASSURANCES

Vie — Auto — Feu — Vols  
Accident-Maladie — Salaire — Voyage  
Bureau tous les jours. — Un service de 24 heures

1342, Brébeuf

Tél. : 677-9189

Cité Jacques-Cartier

## *LE PATRIOTE*

*La seule boîte typiquement québécoise*

Spectacles tous les soirs : 9h. — 11h.

Visitez notre salle à manger, ouverte tous les soirs jusqu'à minuit.

Réservations : 523-1131

*Imprimé par  
Les Ateliers Jacques Gaudet Ltée  
Saint-Hyacinthe*

le numéro : \$0.60

ABONNEMENT

6 numéros : \$3.00